

Et si

SAINT

05 Avril 2025

GEORGES

nous était contée...



Cahier historique de Saint-Georges-sur-Loire



Les Sortant

Saga d'une famille
saint-georgeoise
de 1688 à 1841

ÉDITO

Si Saint Georges nous était contée... évolue ! Depuis juin 2024, le site Saint Georges sur Loire Patrimoine vous propose plus de 150 articles sur l'histoire de notre commune. Chaque semaine de nouvelles pages sont mises en ligne. Il semblait donc opportun de changer la formule du magazine historique en choisissant de traiter une thématique dans chaque numéro.

Nous vous proposons de suivre la saga de la famille Sortant qui va être happée par le passage de l'époque moderne à l'époque contemporaine. Suivez la vie de ces simples habitants pour (re)découvrir l'histoire de notre commune et feuilleter les grandes pages de l'Histoire de France vues depuis un village d'Anjou.

N'hésitez pas à faire un retour au service communication sur cette nouvelle formule à l'adresse suivante : communication@saint-georges-sur-loire.fr ou via la page contact du site patrimoine.

Bonne lecture,

Philippe Maillart, Maire de Saint Georges sur Loire

SOMMAIRE

L'installation 1688-1747	p. 4
Le renouveau du château de Serrant	p. 5
La nouvelle Abbaye	p. 6
La faillite du maître de poste 1747-1774	p. 7
La poste aux chevaux	p. 8
Le chemin royal : prospérité et dangers !	p. 9
La mariée qui venait de loin 1767-1792	p.11
Quand les armateurs investissent Saint Georges	p.12
Saint Domingue : une île aux identités multiples	p.14
Le juriste de la Révolution 1789-1810	p.15
Une justice de proximité	p.15
Les doléances des saint-georgeois	p.16
Le meurtre du maire	p.17
Plainte à Serrant	p.18
Le château de Serrant sous scellés	p.19
Aux ordres de l'empereur 1808-1809	p.20
La guerre d'Espagne	p.21
La visite éclair du couple impérial	p.22
De l'armée napoléonienne aux ateliers de vitraux	p.23
Le chef de bande 1797-1840	p.24
Les chouans à Saint Georges	p.25
Soldat à la Réunion	p.29
Quelques signatures pour seules traces...	p. 30

Les Sortant,

Saga d'une famille saint-georgeoise de 1688 à 1841

Originaire de Savennières, la famille Sortant accompagna durant 150 ans, les grands changements que connaîtra Saint Georges sur Loire, de la fin du XVIIème siècle jusqu'au début du XIXème.

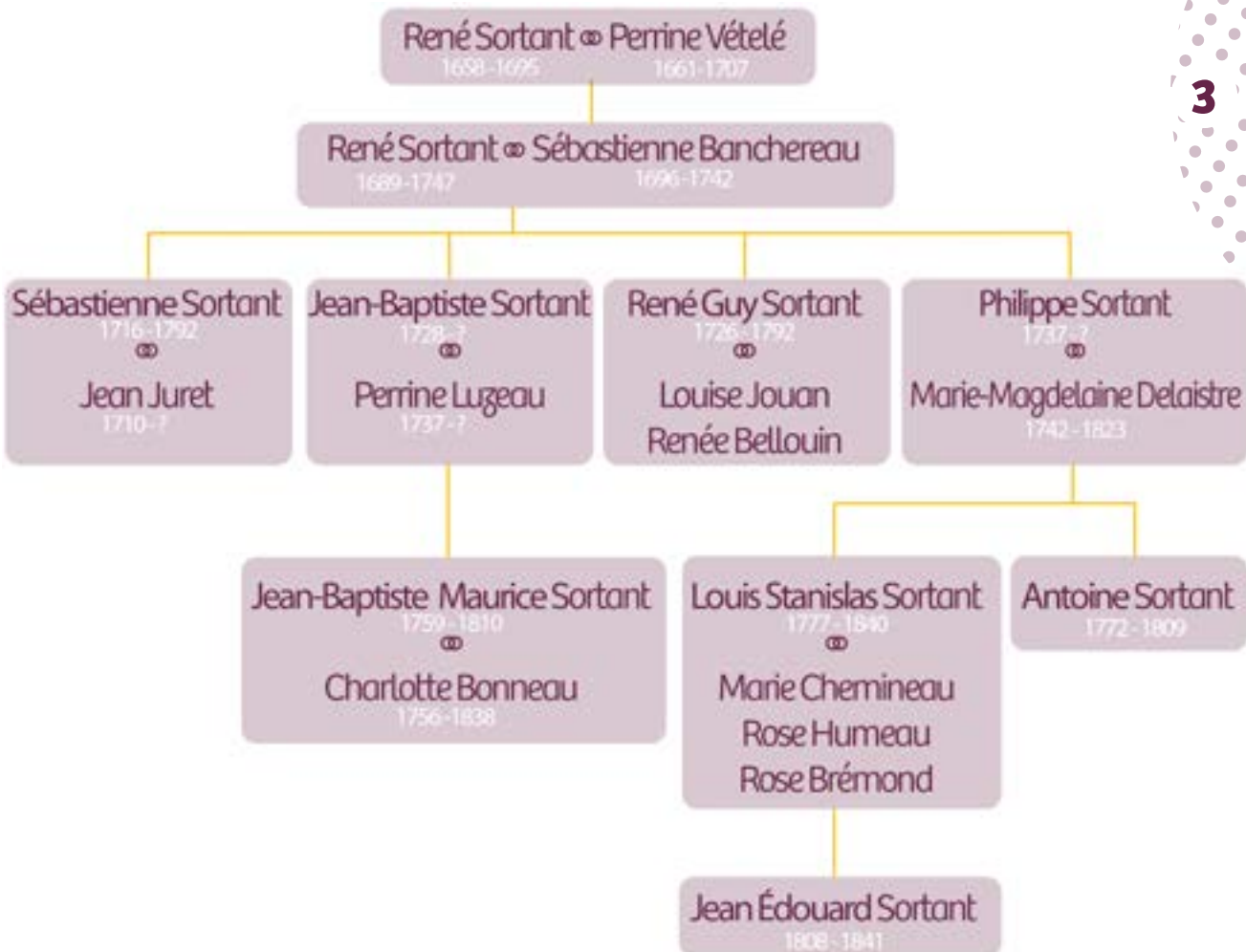
Modestes paysans venus travailler la terre du seigneur de Serrant, les Sortant vont gagner le bourg et profiter de sa vitalité.

Les événements de l'Histoire et les tourments de cette période marqueront le destin de cette famille

Nous vous invitons à revivre cette saga saint-georgeoise.

À travers cinq générations d'hommes et de femmes, c'est toute l'histoire de Saint Georges sur Loire qui s'écrit !

3



1688-1747

L'INSTALLATION

René Sortant (1658-1695) Ⓞ Perrine Vétélé (1661- 1707)

René Sortant (1689-1747) Ⓞ Sébastienne Banchereau (1696-1742)

L'histoire de la famille Sortant à Saint Georges sur Loire débute en 1688. Cette année-là, René Sortant et sa femme Perrine Vétélé s'installent sur la commune. Ils sont tous les deux nés à Savennières dans des familles paysannes. Pourquoi quittent-ils leur village ? Nul ne le sait.

Paysan français du XVIIème, estampe de 1884 (BNF)

4



Une période troublée

René et Perrine se sont mariés six ans auparavant et ont déjà deux enfants. René est le troisième fils de Thomas Sortant. Ses deux frères aînés reprennent peut-être la ferme familiale tandis que lui décide de tenter sa chance dans la commune voisine. Le couple emménage donc dans une petite ferme sur les terres du château de Serrant.

Le XVIIème siècle a vu le village de Saint Georges se développer avec le changement de propriétaire du château de Serrant et la reconstruction de l'abbaye. En 1690, le village comprend 311 foyers soumis à la gabelle, cet impôt royal qui oblige chacun à acheter une quantité de sel ; il faut y ajouter 10 pauvres et les six membres de la noblesse qui sont exemptés de cette fiscalité. Le village est donc peuplé d'environ 1200 habitants, logeant principalement dans la campagne.

L'activité du bourg est cependant en pleine croissance. Depuis 1637, trois foires annuelles et un marché hebdomadaire ont été créés sur décision royale. Le village, situé sur le chemin menant de Nantes à Paris,

accueille de nombreux voyageurs qui passent la nuit dans l'une des huit auberges que compte le bourg. Les établissements ont pour nom Le Plat d'étain, la Croix Blanche, le Lion d'Or ou encore les Trois Rois (aujourd'hui la crêperie Au Gré de la Loire). Le couple Sortant a-t-il été séduit par cette dynamique ? Quelles qu'en soient les raisons, leurs descendants vont arpenter les rues du village pendant plus d'un siècle, traversant les grandes pages de l'Histoire de la commune... et de France !

René Sortant et Perrine Vétélé vont avoir quatre enfants à Saint Georges sur Loire. Trois filles, Perrine, Magdeleine et Jeanne, décèdent lors de leur première année d'existence. La mortalité infantile est alors très importante. L'absence d'hygiène et le manque d'accès à l'eau potable favorisent les épidémies. Le début du XVIIème siècle voit ainsi la peste frapper Saint Georges sur Loire en octobre 1626 et faire 33 victimes en un mois. La dysenterie entrainera 188 décès sur toute l'année 1639. Aux maladies s'ajoutent les périodes de famine dues à la qualité variable des récoltes. Seul René, né le 12 avril 1689, va survivre.



Tout savoir sur
Guillaume III Bautru



Le château de Serrant
en 1690
tel que René et Perrine
Sortant ont dû le
découvrir à leur arrivée
à Saint Georges

Un changement d'activité aux lourdes conséquences

D'abord fermier comme son père, René va devenir le maître de poste de Saint Georges sur Loire en 1733. Un relais de Poste aux chevaux existe dans le village depuis au moins 1584. La fonction de maître de poste se transmet souvent de père en fils mais il arrive que le maître démissionne en faveur d'un postulant. C'est le cas à Saint Georges en 1733 où le sieur Fourier se démet de ses fonctions en faveur de René Sortant. En accédant à ce statut, ce dernier bénéficie d'une situation enviable : exonération de la gabelle, avantages et reconnaissance sociale. Ce changement d'activité va avoir une influence considérable sur ses descendants. Il va donc devenir locataire de la closerie de la Barre, située à la sortie ouest du bourg, le long de la route principale, qui appartient aux chanoines de l'abbaye. Le bâtiment disparaîtra après la Révolution : il se situait en face de la rue des Parements. Il loue également des terres à la Thibauderie où il parque ses sept chevaux.

René Sortant se marie le 10 janvier 1713 avec Sébastienne Bancheureau, une jeune saint-georgoise de 17 ans. Ils auront dix enfants dont trois, René, Louise et Thomas, meurent dans leur petite enfance. Désormais installés près du bourg, le destin des sept autres frères et sœurs va suivre les tumultes du siècle des Lumières.



Le renouveau du château de Serrant

Au XVII^{ème} siècle, le château de Serrant achève sa métamorphose débutée à la Renaissance. Cette période est marquée par l'arrivée à Saint Georges de la famille Bautru qui va, pendant un siècle, avoir une grande influence. Les terres de Serrant étaient au début du XIV^{ème} siècle la propriété de la famille de Brie. C'est Péan de Brie qui demande en 1539 à l'architecte angevin Jean Despine de transformer la forteresse médiévale en palais de la Renaissance. Mais à la mort de ses enfants, Madelon et Charles, les travaux sont inachevés et la famille, ruinée, est contrainte de vendre le château. Guillaume Bautru l'achète en 1636. C'est un diplomate, agent du cardinal de Richelieu et poète satirique, membre de l'Académie Française alors tout récemment créée. Les propriétaires qui l'ont précédé n'ont guère fait avancer le chantier du château. Bautru entreprend de grands travaux intérieurs et extérieurs qui attirent de nombreux artisans à Saint Georges. Pour nourrir toute cette foule, des achats de blé, de farine, de viande, d'œufs, de beurre, d'huile sont régulièrement effectués en grande quantité. Cette activité provoque dans les châteaux environnants ainsi qu'à l'abbaye, une fièvre de construction. C'est tout le village qui s'anime et qui vit au rythme du Grand Siècle.

Guillaume Bautru meurt en 1665. C'est son fils, Guillaume III Bautru qui lui succède. Il n'a été reconnu que tardivement, à dix-huit ans par son père, mais, descendant unique, il hérite du château. En 1688 quand arrivent les Sortant sur ses terres, celui que l'on appelle Monsieur de Serrant est veuf et vit au château avec sa fille Marguerite. Elle a également perdu son conjoint, Nicolas Bautru de Vaubrun, lieutenant-général des armées du Roi, mort au combat, à la bataille d'Altenheim en 1675. Monsieur de Serrant est un vieil homme qui vivra jusqu'à 90 ans ; il se plaît à profiter de son parc, et s'est marié secrètement avec sa voisine, Louise Chalopin, propriétaire du château de Chevigné, veuve également. Les Sortant vont donc exploiter pour lui une des fermes du domaine.



Jacques Adhémar de
Monteuil de Grignan



Tout savoir sur
Jacques Adhémar



La maison conventuelle
en 1692

La nouvelle Abbaye

Au XVII^{ème} siècle, l'abbaye va connaître deux changements majeurs. Le premier est d'ordre religieux. Depuis 1534, l'abbaye est en commende ; cela signifie que l'abbé n'est plus choisi parmi les religieux qui y habitent mais est désigné par le Roi. L'abbé perçoit les revenus de l'abbaye mais n'y loge plus. Ce mode de gestion ouvre la porte à de grandes dérives : les abbés successifs rechignent en effet à payer les travaux nécessaires à la maintenance de l'abbaye qui est en piteux état. Le 9 juillet 1658, Jacques Adhémar de Grignan, évêque d'Uzès et abbé de Saint Georges, va inscrire l'abbaye dans la réforme de Sainte Geneviève. Depuis 1624, cette doctrine, ordonnée par le pape, tente en effet de fixer de nouvelles règles dans la gestion des commendes pour redonner du crédit au catholicisme mis à mal par la montée du protestantisme. Cette réforme va cependant être peu appliquée par les abbés qui vont suivre et les chanoines de l'abbaye ne vont cesser durant un siècle et demi d'être en conflit avec leurs supérieurs, bien peu à l'écoute de leurs revendications.

Le second changement est esthétique. A la fin du XVII^{ème}, l'abbaye va également subir de grands changements et prendre l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. La maison conventuelle, c'est-à-dire le logement des chanoines, construite à la création de l'abbaye par les seigneurs du Plessis Macé en 1150 est dans un état déplorable. Les religieux entreprennent donc la construction d'une nouvelle maison (l'actuel hôtel de ville). L'architecte chargé du chantier, Maurice Cellier, meurt en 1684 alors que seul le premier étage est réalisé. Sébastien Simoneau qui travaille sur la chapelle du château de Serrant termine l'ouvrage en 1691. L'abbé Jean-Louis Caton de Court lui commande, en 1695, la construction du logis abbatial, situé place de l'église, qui sera achevé quatre ans plus tard. Ce chantier ruinera l'abbé qui organisera une loterie, c'est-à-dire une vente par lots, en vendant son mobilier et ses bijoux pour éponger ses dettes !



1747-1774

LA FAILLITE DU MAÎTRE DE POSTE

René Guy Sortant (1726-1792) Ⓞ Renée Bellouin (1725-1748)

Ⓞ Louise Jouan (1729-1771)

René Guy hérite de la fonction de maître de poste à la mort de son père, René Sortant, en 1747. Le village est en plein essor. L'activité du relais va prospérer et faire vivre une bonne partie de la famille Sortant jusqu'à la fin brutale en 1774.



◀
Ecuries de la Poste
Gravure de Moyreau,
1753

Un bourg prospère

Durant le XVIII^{ème} siècle, la population de Saint Georges va presque doubler, passant de 1500 personnes en 1720 à près de 2500 en 1793. Sur le siècle, le solde de population est positif de près de 300 habitants, cela signifie qu'il y a plus de naissances que de décès malgré une mortalité infantile encore très élevée et des épidémies de choléra à répétition qui vont endeuiller le village en 1747-1748 puis en 1781-1782. En 1762, les travaux du Grand Chemin Royal reliant Nantes à Paris sont achevés dans le village. Ce chantier s'inscrit dans une politique royale de rénovation des voies de communication menant à la capitale. Les Ponts et Chaussées créés au XVIII^{ème} pilotent le projet. Pour René Guy Sortant, c'est une aubaine : son activité se développe. En 1769, il possédait 18 chevaux : le même relais n'en proposait que 7 au début du siècle, en 1727.

Une activité familiale

L'activité permet de faire vivre toute la famille : ses frères, Jean-Baptiste (1728-1801) et Philippe (1737-1792 ?), sont respectivement postillon (il conduit les voitures en montant sur le cheval contrairement au cocher, situé sur l'attelage) et maître sellier. En 1771, René-Guy ouvre également l'auberge de la Boule d'or dans le bourg (aujourd'hui aux 33 et 35 de la rue nationale) qui permet d'accueillir les voyageurs et géré par son frère, Jean-Baptiste. Son beau-frère, Jean Juret (1710-1777), époux de sa sœur aînée Sébastienne (1716-1792), fermier au prieuré de l'Epinay, lui fournit les denrées et le foin pour ses chevaux. L'affaire est bien organisée. Mais contre toute attente, le maître de poste, criblé de dettes suite à une série de déconvenues, fait faillite en 1774.



Voiture de relais postal
à cheval et postillon

La Poste aux chevaux

La « Poste aux chevaux » a été créée par Louis XI en 1464. Des relais sont installés de village en village, capables de fournir chevaux et postillons pour acheminer le courrier royal. Étendu petit à petit, à d'autres transports, tels que des voyageurs et les marchandises, le service de la Poste perdurera ainsi jusque dans les années 1850.

Un relais est sous la responsabilité d'un Maître de Poste nommé par le roi, rétribué par le roi et plus tard par les utilisateurs. Il possède chevaux et postillons aptes à acheminer le courrier jusqu'au relais suivant. Les maîtres de poste tiennent des relais le long de routes importantes, comme l'est la route royale Paris-Angers-Nantes qui traverse Saint-Georges-sur-Loire. Ils doivent fournir des chevaux frais aux courriers qui transportent la correspondance, de même qu'aux voitures de messageries. Ils peuvent aussi être requis pour des services extraordinaires exigés par le roi.

Nous connaissons le nom des maîtres de poste de Saint Georges depuis 1584 : François Millet d'abord, puis le sieur Fourrier et les Sortant, père et fils. L'activité du relais de poste est alors reprise. Mathurin Claude Avril exerce peu de temps, jusqu'en 1789, installé au Petit Serrant, demeure située place Monprofit. Marin Abafour originaire de Champtocé devient maître de poste en 1789, s'installe dans la closerie du prieuré à l'angle de la rue Tuboeuf et crée avec son frère Jean, la « Société de la poste de Saint Georges sur Lorie ». Il meurt en 1790 et sa femme Jeanne Guiter poursuit l'activité. On lui vole 11 chevaux, soit la moitié de son cheptel. Elle meurt criblée de dettes en 1797 à 37 ans. Pierre François Oger, notaire et maire de Saint Georges de 1815 à 1826, est maître de poste jusqu'en 1827. Le relais est établi dans l'ancien presbytère, le bâtiment de la Tête Noire actuel au carrefour central.

La concurrence et l'arrivée du chemin de fer avec l'inauguration de la gare le 25 mai 1851 auront raison du dernier relais de Saint Georges sur Loire.

Les problèmes s'accumulent pour le maître de poste

Les problèmes commencent en 1771. Ses chevaux souffrent de la « *maladie du feu* ». Comme la morue, autre affection chevaline, c'est une maladie grave, liée à l'empoisonnement que provoque l'ergot du seigle, sans doute, dû à une mauvaise conservation des grains. C'est un coup dur, car, par peur de la contamination, l'administration royale impose que cesse l'activité du relais, jusqu'à la guérison du cheptel. Et pendant ce temps, il faut nourrir et soigner les bêtes sans rien gagner. La perte s'accroît encore lorsqu'un cheval meurt.

Un an plus tard, il est requis pour le « *voyage de madame la Dauphine* », avec cinq chevaux. Il s'agit des festivités organisées pour le mariage du futur Louis XVI avec Marie-Antoinette d'Autriche. La jeune fille de 15 ans vient de quitter son pays pour entrer dans sa nouvelle patrie. Elle est entourée d'équipages somptueux, de bagages, et elle est fêtée tout le long du trajet, jusqu'à Versailles. Il faut beaucoup de chevaux. Or, René-Guy Sortant ne reçoit pour ce service que peu de chose en guise de paiement, et pas suffisamment en tous cas pour payer les frais occasionnés.

La hausse des prix du grain a été continue depuis 1768 en Anjou. René-Guy Sortant, lui, estime ses frais à 15 livres par jour, soit 675 livres pour 45 jours, alors qu'il n'a été défrayé que de cent sols par jour pendant un mois et demi, soit 225 livres. La perte qu'il annonce est bel et bien de plus de deux cent livres.



Tout savoir sur
Les accidents au XVIIIe

Le chemin royal : prospérité et dangers !

Au début du XVIIIème siècle, les routes de France sont dans un piteux état. La circulation des voyageurs mais également des marchandises est en pleine expansion. La création des Ponts et chaussées en 1716 et la mise en place de la corvée des grands chemins en 1738, vont rendre possible la construction d'un véritable réseau routier pour favoriser ces échanges. Le Grand Chemin Royal de Paris à Nantes qui va traverser le bourg de Saint Georges sur Loire est donc élargi et renforcé dans les années 1750. Avec les corvées royales, chaque habitant va devoir fournir des journées de travail gratuitement. Bien sûr, certains ordres - la noblesse et le clergé - en sont exemptés. Ce sont donc vraisemblablement les paysans, les artisans et les ouvriers journaliers du village qui ont construit cet ouvrage.

L'ouverture de ces axes de communication à travers toute la France va entraîner un développement des postes aux chevaux. Les nouvelles routes permettent un transport plus rapide du courrier, de jour comme de nuit. Si les tarifs des postes sont réglementés, le transport de marchandise fait l'objet de négociation. René-Guy Sortant a donc certainement profité d'une explosion de son activité grâce à l'ouverture de cette route, en témoigne sa cavalerie qui est presque triplée entre 1727 et 1769. Les auberges se développent également, on en dénombre au moins sept dans le bourg du village.

La circulation augmente et la traversée du village devient difficile : l'Eglise est alors quelques mètres plus au nord si bien qu'à son niveau, la voie se réduit dangereusement. Une rue trop étroite, une circulation dense, des conducteurs distraits ou trop sûrs d'eux, une vitesse excessive, les accidents sont nombreux et parfois mortels. Ainsi, le 14 décembre 1780, Mélanie Lannerest, six ans, est renversée par un cavalier sur un grand étalon noir traversant le bourg au galop et décède sur le coup. Ou encore, le 29 mars 1786, Anne Lecomte, huit ans, petite mendicante du bourg, est victime de l'attelage d'un postillon qui s'est endormi sur son cheval. Elle meurt, le lendemain, de ses blessures.

En 1798, Pierre Péan, maire de Saint Georges, écrit : « *les postillons conduisent leur voiture au galop et les citoyens qui sont dans la rue doivent leur salut qu'en se précipitant dans les maisons dont la porte est ouverte* ». Il faudra attendre 1824 pour que le conseil municipal décide de raser l'ancienne église en ruine pour la reconstruire quelques mètres plus loin, élargissant ainsi la chaussée et sécurisant le bourg.

Sources :

Denis Mercier : 1780-1786 Les enfants étaient déjà victimes de la circulation, dans la revue de HCLM n°47 d'octobre 2009

Denis Mercier, Histoires des chemins de Saint Georges sur Loire



La construction d'un grand chemin de Joseph Vernet (1714-1789), Le Louvre

Les malheurs s'enchaînent pour notre maître de poste. En 1771, René-Guy perd sa femme Louise Jouan. Il est obligé, pour la remplacer, d'engager des domestiques. Et ces derniers n'ont pas su gérer avec la même efficacité qu'elle, la maisonnée composée de 7 enfants, 3 domestiques habituels, et 4 autres pour remplacer l'épouse décédée.

De la prospérité à la ruine

Sa situation est tellement critique en ce printemps 1774 qu'il en est réduit à vendre tous ses biens. Et encore ! Selon l'acte notarié dressé par maître Jean Hiérosme Guyard, notaire du comté de Serrant, cela ne permettra pas d'apurer les comptes.

Devant le notaire, le maître de poste énumère la liste des dépenses auxquelles il lui est impossible de se soustraire : l'entretien des chevaux, les impôts dus aux Fermiers du roi, l'entretien et la nourriture des enfants et des domestiques, l'obligation de payer l'apprentissage de ses fils auprès de maîtres artisans...

Mais ses créanciers sont bien décidés à récupérer leur dû. Et ils sont nombreux : 30, parmi lesquels on trouve ses enfants à qui il doit l'héritage de leur mère, sa sœur, un boulanger, un tailleur d'habits, des marchands, un éleveur de cochons, un notaire, un maréchal, des charpentiers, un meunier, un domestique, des collecteurs de l'impôt, et d'autres dont on ne connaît que le lieu de domicile : Saint-Germain-des-Prés, Savennières, Candé, Angers, Nantes...

René-Guy est un homme acculé, dont la dette se monte à « *plus de sept mil cinq liures* ». Que faire ? Eh bien, il a « *pris le parti de faire vente de majeure partie de ses effets mobiliers... dont le montant est de six cent quatre vingt dix neuf liures...* » Si on y ajoute la vente de ses bestiaux, chevaux, charrettes et équipages, plus des « *meubles meublants* », des ustensiles

de cuisine, la vente d'une maison, on arrive à « *cinq mil trois cents liures.* » On est loin du compte !

René-Guy voudrait bien aussi qu'on lui accorde un « *delay de cinq ans* » pour payer ses créanciers. Mais, plus personne ne veut faire confiance à notre maître de poste. « *N'ayant pu obtenir cet acte d'humanité...il se trouva forcé de faire l'abandon autour de ses biens et de... donner l'état entier et sincère de ses affaires* ».

C'en est fini pour lui. Il ne sera plus jamais solvable. Empêtré dans des difficultés familiales, fâché avec ses enfants, il mourra indigent en 1792, à l'Hôtel-Dieu d'Angers.

Les enfants de René-Guy

René-Guy Sortant sera marié par deux fois. Sa première épouse, Renée Bellouin, meurt en couche avec le bébé en 1748 à l'âge de 23 ans. Sa seconde femme, Louise Jouan, enfantera à treize reprises avant de décéder en 1771 à 42 ans. Six enfants meurent dans leurs premières années d'existence. Parmi les autres, René-Guy dit « le jeune » décède dans sa trentième année à Saint Florent le Vieil. Guillaume lui devient menuisier à Angers. Pierre, tailleur à Saint Georges, se marie deux fois. Marie-Louise-Jeanne épouse Julien Beaumont, barbier dans le village. Sébastienne-Louise-Cécile, blanchisseuse, meurt célibataire à Angers.

Malgré la faillite de leur père, les enfants Sortant devenus artisans et déménageant pour certains à Angers, grande ville, poursuivent le changement de statut social initié par le départ de leurs grands-parents de Savennières, cent ans auparavant, quittant définitivement le monde paysan pour celui des bourgs.

L'activité postale restera un domaine familial : Renée Jouan, nièce de René Guy épouse en effet Joseph Lecerf, maître poste de Champtocé de 1786 à 1811.

Source :

Françoise Capelle, La ruine d'un maître poste dans la revue de HCLM n°50 de juin 2011

1767-1792

LA MARIÉE QUI VENAIT DE LOIN

Philippe Sortant (1737-1792?) Ⓞ Marie-Magdelaine Delaistre (1742-1823)

Le 7 décembre 1767, le prieur Bommier célèbre une union plutôt inhabituelle à Saint Georges. L'union du maître sellier avec une jeune femme qui attire tous les regards, a fait l'objet d'une autorisation de justice.

Aux côtés du futur marié, Philippe Sortant, maître sellier du village, se trouvent deux de ses frères René-Guy, le maître de poste et Jean-Baptiste, postillon, ainsi que sa sœur, Sébastienne et son mari, Jean Juret, fermier au prieuré de l'Épinay. Etienne Fortier, armateur nantais, devenu récemment propriétaire du château de Cheuigné, assiste également au mariage. La mariée a, elle, un profil plus atypique. Le prêtre précise dans le registre paroissial que le mariage a fait l'objet d'une autorisation, octroyée par un juge royal et en effet, quelques

pages plus loin dans le registre, on trouve insérés deux feuillets couverts, recto-verso, d'une élégante écriture. On y apprend que la promise, Marie-Magdelaine Delaistre est née à Saint Domingue, aujourd'hui l'île d'Haïti, dans les Caraïbes, et qu'elle est fille d'une nourrice esclave.

Née de l'autre côté de l'océan

Magdeleine est née en octobre 1742. Elle est la fille illégitime d'un chirurgien blanc, Jacques Audouin, qui ne la reconnut pas. Sa mère, Françoise Jouve a déjà un enfant, Nicolas Delaître, dont le père est un autre colon, Antoine Delaistre, menuisier résidant à Saint Marc à Saint Domingue. Magdeleine prend d'ailleurs le nom de ce dernier. Françoise Jouve est elle-même une enfant illégitime : son père, Antoine Jouve est un négociant de l'île tandis que sa mère, Rose, est une esclave du sieur Ramonet. Françoise est affranchie par ce dernier à sa naissance. Pour autant, sa condition reste particulièrement rude : quand elle accouche de Nicolas, elle n'a que dix ans et elle a un peu plus de douze ans à la naissance de Magdeleine.

◀
*Femme mulâtre
de Saint Domingue,
XVIII^{ème}*





La tête noire
au carrefour
central de
Saint Georges
sur Loire



Antoine Vincent Walsh

Quand les armateurs investissent Saint Georges

Après être resté pendant plus de deux siècles la propriété des descendants des familles Chalopin et Racapé, le château de Cheigné est vendu en 1761 à Etienne Fortier. C'est un armateur nantais qui possède un hôtel particulier sur le quai de la fosse à Nantes. Il s'est enrichi grâce au commerce triangulaire, vendant des esclaves africains, notamment à Saint Domingue, et important des produits exotiques. On peut supposer qu'il connaît bien Antoine Vincent Walsh et son frère François Jacques qui ont acquis le château de Serrant en 1749. En effet, Diane de Bautru de Vaubrun, duchesse d'Estrée, petite fille de Guillaume III Bautru, est contrainte de vendre le domaine : à la mort de son frère, l'abbé Nicolas Guillaume de Bautru de Vaubrun, elle a hérité de ses dettes. Yriex de Beaupoil de Saint Aulaire, le nouvel abbé de Saint Georges, lui intente un procès car les travaux d'entretien de l'abbaye n'ont pas été réalisés et le cloître tombe en ruine. Le jugement contraint la duchesse à payer une facture très élevée. Vend-elle le château pour couvrir ces dépenses inattendues ?

Les Walsh sont des immigrés irlandais, soutiens du roi Jacques II Stuart contraint à l'exil depuis l'accession de Guillaume d'Orange au trône britannique. Comme Fortier, ils sont armateurs et se sont enrichis avec le commerce des esclaves à Saint Domingue. Quelques années plus tard, en 1773, la famille Walsh achètera le château de Cheigné avant de le revendre à René O'Diette, armateur nantais également. Les descendants de ce dernier conserveront la propriété du château jusqu'au XXème siècle. Le frère de Julien Heurtelou, le propriétaire du château de la Bénaudière après son mariage en 1763, est également négociant à Saint Domingue.

Au carrefour central de Saint Georges, la figure de proue aux traits africains dite la « tête noire », encadrée dans la façade de ce qui fut l'ancien presbytère, témoigne-t-elle du lien qu'entretint le village avec l'esclavage ?



Tout savoir sur
Antoine Vincent Walsh

De Saint Domingue à Saint Georges sur Loire

Les deux enfants sont confiés aux bons soins d'Etienne Fortier, négociant de l'île et propriétaire du château de Cheuigné à Saint Georges sur Loire. L'homme a fait partie des milices d'infanterie de Saint Marc sur l'île où il a très certainement fait la connaissance de leurs parents. Le propriétaire rentre en France avec les deux jeunes gens autour de 1760. Comment ont-ils rencontré la famille Sortant ? Il est probable que cela ait eu lieu au relais postal tenu par le frère de Philippe, René-Guy.

Le mariage est donc célébré le 7 décembre 1767 malgré les réticences du curé. Le couple vit dans le bourg de Saint Georges et ils y auront neuf enfants. Deux décèdent en bas âge dont Philippe-Barthélémy qui succombe de maladie à 5 ans au Sanitat, l'hôpital général de Nantes alors situé quai de la Fosse où Etienne Fortier possède un hôtel particulier.

Dans les tourments de la Révolution

En 1789, éclate la Révolution. Saint Georges sur Loire prend le nom de Beausite pour gommer toute référence religieuse. On perd alors, petit à petit, la trace de Philippe ainsi que de quatre de ses fils. Philippe Sortant signe l'acte

de décès de sa soeur Sébastienne en 1792 puis il disparaît.

La garde nationale occupe la nef de l'église, pour maintenir l'ordre dans le village menacé par des insurgés vendéens qui se sont réfugiés dans les bois de Saint Augustin. Mais les rebelles trouvent aussi du soutien dans la population. Quelle était la position de Philippe Sortant ? L'un de ses fils, Louis-Stanislas, s'illustrera par son allégeance à la royauté quelques années plus tard dans les Mauges. Son prénom est identique à celui du futur Louis XVIII, frère de Louis XVI. Est-ce là un indice sur les convictions politiques de Philippe et de ses fils ? Ont-ils péri dans les bois aux côtés des chouans ?

Magdeleine est, elle, toujours installée dans le bourg en 1821. Elle finira sa vie dans la maison familiale de la Fardellerie à la Tourlandry dans les Mauges, chez son fils Louis-Stanislas. Elle meurt le 30 août 1823 à l'âge de 81 ans. Nicolas, son frère, exercera le métier de menuisier à Nantes sur les quais de la Fosse, probablement pour le compte d'Etienne Fortier qui avait là, un logement et ses affaires. Il devint par la suite conducteur de route à Angers. Marié à deux reprises, il eut un fils, également prénommé Nicolas. Sa trace se perd peu avant la Révolution.

Le château
de Cheuigné (ADML)





Saint Domingue : une île aux identités multiples

Quand Christophe Colomb débarque en 1492 à Haïti dans les Caraïbes, il en prend possession pour l'Espagne et la nomme Hispaniola. Les colons européens s'y installent, asservissant et exterminant le peuple autochtone, les Arawaks. Dès le début du XVI^{ème} siècle, les premiers navires négriers vont déporter des esclaves africains. Au XVII^{ème} siècle, les Français colonisent l'île et la renomment Saint Domingue. Les plantations de tabac et d'indigo vont se développer. L'expansion de ces cultures qui demandent beaucoup de main d'œuvre se fait grâce à l'arrivée massive d'esclaves africains. La colonie de Saint Domingue devient la plus riche des Antilles françaises. Le sucre et le café, cultures moins extensives et donc plus rentables, s'imposent progressivement.

En 1665, Bertrand d'Ogeron, originaire de Rochefort sur Loire, devient premier gouverneur au nom du roi. Cette nomination va créer un véritable pont entre l'Anjou et l'île Antillaise. Tout un courant d'émigration se développe le long du réseau de la Loire, affectant les couches sociales les plus diverses. Bien des fortunes angevines investissent dans la fameuse *Isle à sucre*.

Le commerce triangulaire rapporte gros : les navires, chargés de pacotilles (tissus, armes, verroteries...), affrétés vers les côtes africaines, traversent ensuite l'océan Atlantique, les cales remplies d'esclaves

destinés aux plantations antillaises, et reviennent chargés de denrées rares et précieuses. Les négociants, armateurs et investisseurs amassent des richesses en peu de temps et investissent ensuite, rachetant à d'anciennes familles nobles souvent à bout de souffle, leurs prestigieuses demeures comme le château de Serrant ou celui de Chevigné. Dans les plantations, la condition des esclaves est particulièrement difficile. A partir de 1685, le Code noir précise les devoirs des maîtres et des esclaves mais les pratiques sont souvent encore plus sévères. Les esclaves sont contraints d'abandonner toute forme d'identité – nom, langue, habitudes vestimentaires... Les planteurs marquent les esclaves au fer rouge et ajoutent aux punitions réglementaires, sévices, mutilations et tortures. Les femmes et les petites filles doivent aussi faire face à des violences sexuelles. La mère de Magdeleine Delaitre, esclave affranchie à sa naissance, tombe ainsi enceinte deux fois avant ses douze ans de deux colons blancs. C'est dans ce contexte particulièrement rude qu'éclateront, le 14 août 1791, les premières émeutes des esclaves qui conduiront à l'abolition de l'esclavage sur l'île en 1793. Magdeleine alors à Saint Georges avec ses enfants, a-t-elle eu connaissance de l'évolution du statut des esclaves de son île natale alors que la Révolution bat son plein en métropole ?

1789-1810

LE JURISTE DE LA RÉVOLUTION

Jean-Baptiste Maurice Sortant (1759-1810) ☞ Charlotte Bonneau (1756-1838)

Fils de postillon, Jean-Baptiste Maurice Sortant va être la plume de la justice dans le canton de Saint Georges durant toute la période révolutionnaire jusqu'aux premières heures de l'Empire.

Jean-Baptiste Sortant, frère de René-Guy, maître de poste et de Philippe, sellier, travaille d'abord pour ses frères comme postillon : il conduit les chevaux des attelages. Il s'occupe également de l'auberge de son frère et rend service à son beau-frère, Jean Juret, fermier du prieuré de l'Épinay. Il se marie avec une saint-georgoise, Perrine Lugeau en août 1759. Dès le mois de septembre naît leur premier enfant Jean-Baptiste-Maurice. La faillite de son frère en 1774 impacte durement le couple qui déménage à Champtocé et ouvre une auberge.

Le bras droit de La Révolution

On peut supposer que l'affaire est prospère puisqu'elle permet à leur fils de profiter d'une éducation solide. En 1777, il est le parrain de son

cousin, Louis-Stanislas, et on le dit ecclésiastique. Probablement a-t-il rapidement abandonné ses études de théologie pour le droit car on le retrouve, en janvier 1789, comme praticien ; il travaille comme apprenti juriste dans un office. C'est sa main qui va coucher sur le papier les doléances des Saint-georgois en vue des États généraux, prémices à la Révolution. Au cœur des grands changements de cette période, il est élu juge de Paix. L'homme a fort à faire dans ces temps troublés. Les armées de chouans cachées dans les bois au nord du village sont source de nombreux méfaits. Il faut arbitrer les conflits entre habitants et l'administration le missionne pour faire valoir les droits de la République.

Une justice de proximité

La justice de Paix est mise en place sous la Révolution en 1790. C'est une justice de proximité qui vient remplacer la justice seigneuriale. Efficace, gratuite, rapide et proche des habitants, elle traite les petits litiges de la vie quotidienne en parallèle de la justice classique. Le juge de Paix était élu par les citoyens du canton. Il avait avec lui deux assesseurs qui prenaient part aux jugements. La Justice de Paix perdura jusqu'en 1959 et fut remplacée par les tribunaux d'instance.

*Juge de paix. 1796-1799.
Ph.-J. Maillart (1764-1856)
(BNF)*



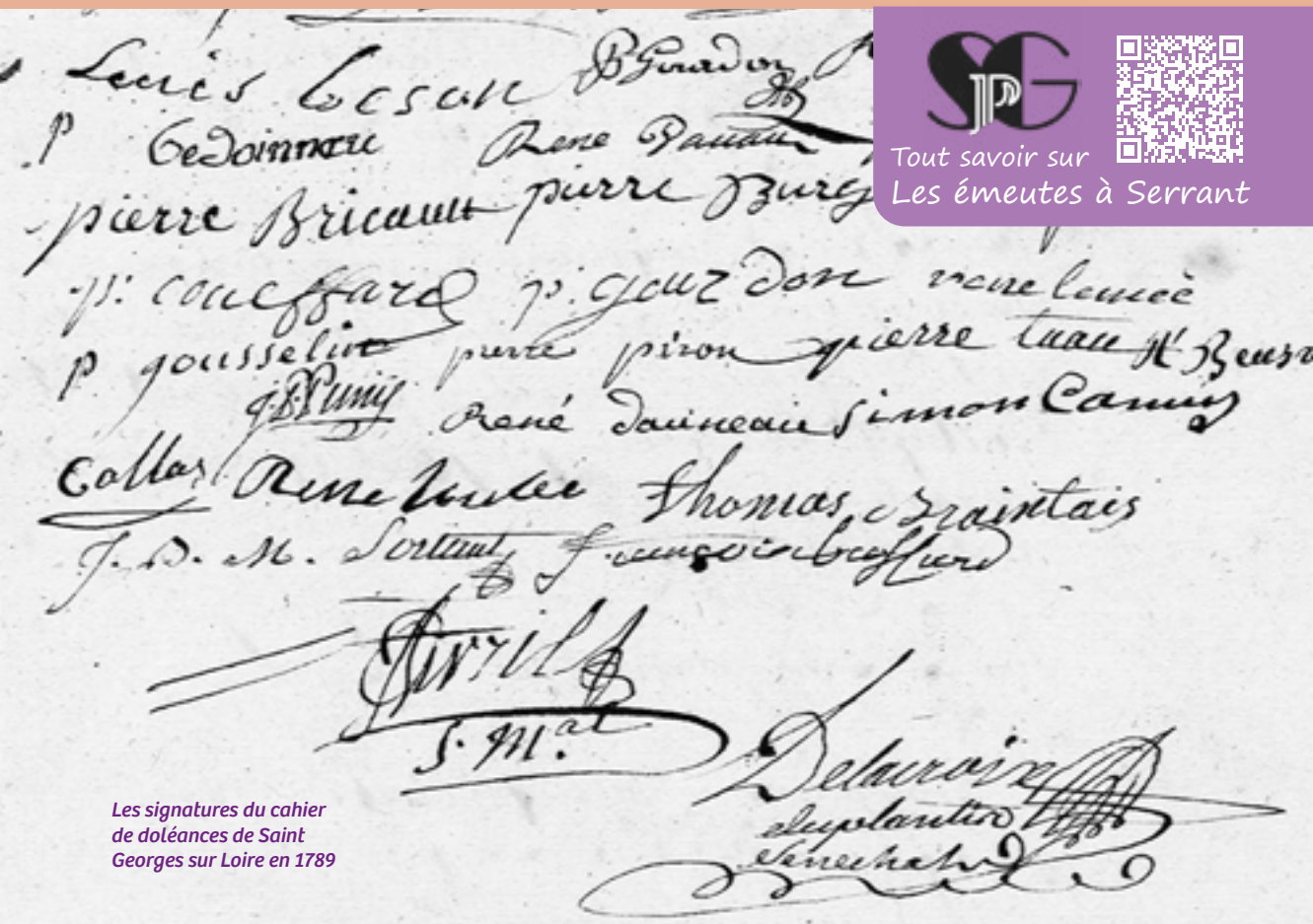
Les doléances des Saint-georgois

En janvier 1789, le Roi Louis XVI appelle tous les habitants du royaume à se réunir pour élire des représentants et rédiger des souhaits. A l'appel du curé Gournay, une quarantaine d'hommes du village se réunit pour débattre. L'assemblée désigne un jeune homme de 30 ans pour écrire le document : c'est Jean-Baptiste-Maurice Sortant qui, en tant que praticien, c'est-à-dire jeune juriste, fait certainement partie de ceux qui possèdent la meilleure maîtrise de l'écrit. Les débats sont menés par François-Abel Auril, syndic municipal, qui deviendra l'année suivante le premier maire de Saint Georges. L'assemblée décide d'utiliser le modèle de cahier proposé par Antoine Walsh, comte du château de Serrant, qui servira de base à plusieurs paroisses du canton. Les huit feuillets exposent en 34 points les revendications des Saint-georgois. La suppression des privilèges des nobles et des ecclésiastiques mais aussi des « habitants des villes », est au cœur des doléances. Les villageois souhaitent l'égalité devant l'impôt en particulier la gabelle, taxe sur le sel qu'ils estiment particulièrement injuste. Là où les habitants sont obligés chaque

année d'acheter une quantité de sel au prix fort, seigneurs et prêtres en sont exemptés. Les Saint-georgois réclament aussi une justice plus humaine avec notamment la suppression des saisies de biens : on peut imaginer que cet article résonne d'une manière bien particulière pour Jean-Baptiste-Maurice après la faillite de son oncle, René-Guy, le maître de poste. Ils appellent également à davantage de charité proposant un prélèvement sur les biens du clergé, davantage de justice et de sécurité. La population du village vit essentiellement dans les campagnes et les autres requêtes correspondent à leur quotidien rural : régulation de la chasse dans les champs entre la semaille et la récolte ou des lâchés de pigeons quand les grains sont levés, par exemple. L'assemblée conclut en adressant tout son « amour et son respect pour leur auguste souverain. » Nous sommes encore loin de la fureur qui les conduira à manifester au château de Serrant quelques mois plus tard.

Sources :

Entre Loire et Bocage, Robert Audouin, édition HCLM



Les signatures du cahier de doléances de Saint Georges sur Loire en 1789

Mais en 1798, Pierre Gourdon, commissaire du canton de Beausite, nom que prend le village durant la Révolution pour éliminer toute référence religieuse, rédige un rapport peu flatteur sur le juge de Paix. S'il reconnaît que Jean-Baptiste-Maurice est un homme de cœur, il lui reproche son manque de professionnalisme. « *Il ne traite les affaires qu'à l'auberge, où souvent l'appât de la bouteille lui donne de la partialité* », déplore le rapporteur. Ce sont ses assesseurs qui assurent le traitement des affaires. Malgré ce dossier à charge, Jean-Baptiste-Maurice poursuivra sa carrière

devenant huissier impérial. Il meurt le 18 novembre 1810 dans le bourg. Jean-Baptiste-Maurice se maria en 1783 avec Charlotte Bonneau à Saint Georges. De leurs neuf enfants tous nés dans le village, un seul atteindra l'âge adulte, Jean-Baptiste-Sébastien, né en 1787, qui devient menuisier dans le bourg et meurt à 31 ans sans descendance. Le frère cadet de Jean Baptiste Maurice, Armand, devint postillon à Angers, s'inscrivant dans la lignée de son oncle René-Guy, maître de poste. Ses sœurs, Sébastienne et Jeanne, se marient quant à elles à Champtocé et Saint Augustin des Bois.



Le meurtre du maire

Nous sommes le 9 prairial de l'an II du calendrier révolutionnaire, c'est-à-dire le 28 mai 1794, au petit matin. Jean-Baptiste-Maurice Sortant rejoint les gendarmes en bordure de la forêt de Bécon, sur le chemin menant de Saint Augustin des Bois aux Essart, à la limite de Saint Léger des Bois. Deux corps sont étendus sur le sol. Il s'agit du maire de Saint Augustin et de son beau-frère qui est également officier public dans la même commune. Les deux hommes ont été abattus d'un coup de sabre pour le premier et d'un coup de fusil dans la poitrine pour le deuxième. Les meurtriers sont des chouans, insurgés opposés à la Révolution, stationnés depuis plusieurs semaines dans la forêt et coupables de nombreuses violences. Le juge de Paix établit le procès-verbal traversé d'un sentiment étrange. La victime est le prêtre qui a béni son mariage onze ans auparavant. Antoine Panay de Champotier a en effet un parcours tout à fait singulier. Né dans l'Allier en 1741, il devient prier curé de l'abbaye de Saint Georges sur Loire en 1777 avant de laisser sa place en 1784, pour devenir curé de Saint Augustin des Bois. Il loge encore dans l'abbaye au moment où éclate la Révolution. Embrassant les idées révolutionnaires, il devient maire de Saint Augustin. En 1793, âgé de 52 ans, il renonce à son sacerdoce et épouse une jeune ouvrière de 18 ans. Six mois plus tard, le 8 prairial de l'an II, il se rend à Angers pour assister à un comité révolutionnaire avec René Audouin, son beau-frère. Vers 19h, sur le chemin du retour, ils sont arrêtés et exécutés par les chouans.

▲
Le courrier des Bleus
Julien Le Blant
(1851-1936)

Plainte à Serrant

En ce 4 février 1796, ou plutôt le 15 pluviôse de l'an IV, Jean-Baptiste-Maurice Sortant enregistre la plainte de Jeanne Monnier. Devant le juge de paix, Jeanne « *demeurant à Serrant* » où elle est sans doute domestique, dévoile sa grossesse, et accuse Jacques Esnault, un jardinier du château, de l'avoir séduite en lui promettant le mariage. Maintenant que l'enfant va naître, il ne veut plus rien assumer. Jeanne se pose en victime, naïve et amoureuse.

Faux, déclare avec véhémence le jardinier, entendu lui aussi par l'homme de loi. Cette fille est une dévergondée ! Bien sûr qu'il ne veut ni l'épouser ni reconnaître l'enfant ! D'ailleurs, il émet même des doutes sur la réalité de sa grossesse. En effet, dit-il « *La conduite qu'elle a tenue depuis la Saint-Jean dernière, tant avec les grenadiers du 4e bataillon de la Loire inférieure qu'avec d'autres soldats qui ont logé*

à la maison de Serrant », laisse planer une sérieuse incertitude sur l'identité du géniteur.

Il continue à accuser, ce qui est la meilleure défense, « *non contente de les faire coucher avec elle dans sa chambre, les allait même trouver dans leur caserne au vu et au su de tous les domestiques de Serrant* ». Alors non, il ne paiera pas les 150 livres qu'elle réclame, faute de mariage, pour élever son enfant. Il la renvoie à sa condition de fille à soldats.

Le juge de paix est bien perplexe. Qui croire ? Que s'est-il réellement passé à Serrant ? Comment rendre justice ? Il se décharge de la décision auprès « *de juges compétents pour statuer ce qu'il appartiendra* », et, dégagé de responsabilités, signe le document d'une belle écriture élégante et soignée.

Source :

Françoise Capelle, *Que s'est-il passé à Serrant ?*, dans le magazine municipal n°136 décembre 2011.

Le château de Serrant au début du XIXème Louise de Vaudreuil



Le château de Serrant sous scellés

Le 21 frimaire de l'an VI de la République, soit le 11 décembre 1797, Jean-Baptiste Maurice Sortant exécute l'ordre du « *commissaire de directoire exécutif près l'administration centrale du département de Maine et Loire* » d'apposer les scellés « *en la maison de Serrant* », c'est-à-dire au château. Serrant est alors vide de ses propriétaires : la comtesse est morte, le comte parti à l'étranger depuis juillet 1789. Le domaine, château et terres, n'a été ni vendu ni démantelé, mais gardé, surveillé à distance par les enfants Walsh : Edouard habite Eculard, domaine situé sur le coteau saint-georgeois dominant la Loire, et Sophie-Mélanie, mariée à César-Xavier de Schomberg, neveu d'un général de l'armée révolutionnaire, réside à Paris.

Le comte Antoine Joseph Walsh, leur père, fils de François-Jacques Walsh, s'est exilé en Europe dès le 19 juillet 1789. Il a laissé sa femme, Renée de Choiseul, faire face, seule, à la colère des Saint-georgeois qui en octobre 1789, demandent le remboursement des amendes ressenties comme autant d'injustices, profondes et humiliantes. Le 30 mars 1792, est décidée la nationalisation des biens du clergé et de la noblesse. Le 1er octobre 1793, le château est mis sous séquestre et le 1er pluviôse an II de la république (20 janvier 1794), le château est inventorié et les scellés posés par Jean-Baptiste Sortant en présence du fils, Edouard Walsh. A partir de cette date, tous les revenus du domaine deviennent la propriété de l'État. De la même manière, l'abbaye est vendue en 1795 à un aubergiste et à un cultivateur.

Mais le 13 avril 1795, coup de théâtre ! Le Département réexamine la mise sous séquestre du château à la relecture du contrat de mariage de Sophie-Mélanie et juge légal que le domaine lui revienne. Par contre, la rente de 833 louis d'or prévue par le document pour ses parents ne peut être versée à son père, émigré, et doit donc revenir à l'État. C'est parce qu'elle



Antoine Walsh

ne s'acquitte pas de ce versement que Jean-Baptiste-Maurice est de nouveau missionné, le 11 décembre 1797, pour une deuxième mise sous scellés. Le juge de Paix mettra cinq jours pour mener à bien sa visite des lieux et noter tout ce que le château renferme. Tous les fermages et les arrérages reviennent à nouveau dans les caisses de l'État. Jean-Baptiste-Maurice a-t-il conscience que sur ces terres, se trouve la ferme de ses arrières grands-parents ?

Le séquestre ne sera levé que le 27 novembre 1799, sans doute à la demande d'Édouard. Mais il est transformé en saisie-arrêt sur la rente de 833 louis d'or, soit 40 000 livres. Cette saisie-arrêt est levée le 25 décembre suivant. Nouveau coup de théâtre, Sophie-Mélanie décède sans enfant le 31 août 1800. Le contrat de mariage précise bien que Serrant doit revenir à son père mais celui-ci est toujours à l'étranger. Édouard continue à gérer et exploiter le domaine. Il espère bien s'approprier le château. Mais le Consulat autorise Antoine Walsh à rentrer à Paris le 29 décembre 1800 et, le 2 avril 1802, il est rayé des listes d'émigrés. Il peut donc reprendre sa demeure. Son fils n'apprécie guère le retour du père... Un procès s'en suit : Antoine Joseph Walsh récupère finalement son domaine. Edouard s'installe à Eculard où il décède le 8 janvier 1825.

Sources : Denis Mercier, Serrant pendant la Révolution, Revue de HCLM n°51, décembre 2011

Françoise Capelle, An VI de la République : des scellés à Serrant, Revue de HCLM, juin 2012



Tout savoir sur
Antoine Joseph Walsh

1808-1809

AUX ORDRES DE L'EMPEREUR

Antoine Jean René Sortant (1772-1809)

A la Révolution, succède le règne de Napoléon Ier. Antoine Sortant s'engage dans les troupes napoléoniennes. Mais en pleine campagne d'Espagne, il connaît une fin tragique.

Soldat français du 10^e régiment de chasseurs à cheval (1808)



Antoine-Jean-René Sortant naît le 19 mai 1772 à Saint Georges. Ses parents sont Philippe Sortant, maître sellier et Magdeleine Delaistre, fille d'esclave de Saint Domingue. Antoine-Jean-René s'engage dans les armées de Napoléon. Caporal de la dixième compagnie de voltigeurs du troisième bataillon du IX^{ème}

régiment d'infanterie légère, il fait partie des milliers d'hommes envoyés dans la campagne d'Espagne en 1808. Tandis que l'armée française semble victorieuse, il se suicide avec son fusil, le 6 février 1809 alors que son régiment marche entre Cebolla et Tallavera de la Reyna en Espagne. Les raisons de son acte restent inconnues. Le conflit est particulièrement brutal et la condition des soldats dans les armées napoléoniennes, très difficile. Les suicides ne sont pas rares.

Le docteur L. Jacques-Elie Mesnier rapporte ainsi dans une étude de la fin du XIX^{ème} que, lors de la campagne d'Égypte, « nous avons vu des soldats qui se sont donnés la mort devant le général en lui disant: Voilà ton ouvrage

! » et d'autres « qui, témoins des souffrances de leurs camarades, se brûlent la cervelle » tandis que « d'autres se noient dans le Nil ».

Plus encore, Antoine-Jean-René souffrait peut-être d'un mal-être dû à un éloignement de ses valeurs familiales : on peut en effet soupçonner un attachement fort à la royauté. Louis-Stanislas, le frère cadet d'Antoine-Jean-René, se prénomme comme le frère de Louis XVI, le futur roi Louis XVIII qui succède à Napoléon en 1814. Ce même frère embrassa les idées contre-révolutionnaires et s'illustra dans la clandestinité des armées chouannes. De plus, on perd la trace de Philippe Sortant, le père et des autres frères d'Antoine à partir de 1792. Ils furent très certainement victimes de la Révolution. De quels côtés étaient-ils ? On les imagine facilement rejoindre les chouans cachés dans la forêt de Bécon non loin de Saint Augustin des Bois. Antoine-Jean-René a-t-il sombré de désespoir ou bien de ses contradictions ?

20





La Guerre d'Espagne

Le royaume d'Espagne est l'allié de la France au début du XIX^{ème} siècle dans le conflit qui oppose les forces napoléoniennes à la Grande-Bretagne. En mars 1808, le prince Ferdinand profite d'un soulèvement populaire pour renverser son père et remettre en question ce soutien. Napoléon place alors sur le trône espagnol son frère Joseph. Mais la population espagnole se soulève. Napoléon envoie 110 000 hommes pour mater l'insurrection. Ainsi commence la campagne d'Espagne que les Espagnols appellent la guerre d'indépendance et qui dura six ans. Sur le terrain, les armées françaises doivent faire face à une guérilla épuisante et brutale. Les Espagnols reçoivent le soutien des Britanniques

qui débarquent au Portugal et repoussent les Français hors de la péninsule ibérique. Napoléon transfère une partie de sa Grande Armée stationnée en Allemagne sur le front espagnol, se lance à la poursuite des Britanniques au début de 1809 enchainant les victoires et mate la rébellion. La victoire semble acquise mais l'opposition des Espagnols ne va cesser de croître. Des troupes doivent être régulièrement envoyées pour maintenir l'ordre, jusqu'à 350 000 hommes en 1811.

Finalement, soutenus par les Anglais, les Espagnols repoussent les armées françaises en 1814. Napoléon reconnu par la suite que la campagne d'Espagne était une erreur stratégique qui avait tant divisé ses forces et conduit à sa perte.



La bataille de Busaco
Richard Simkin
National Army Museum

La visite éclair du couple impérial

Le 11 août 1808, une effervescence particulière règne du village jusqu'au château de Serrant. L'empereur Napoléon Ier et sa femme, l'impératrice Joséphine, sont attendus à Saint Georges pour passer la nuit dans une chambre du château, spécialement aménagée pour l'occasion. Les maisons du village sont décorées et couvertes d'inscriptions à la gloire de l'empereur. Près de 8 000 personnes venues des communes voisines se rassemblent. C'est une foule considérable pour le village qui compte alors un peu moins de 2500 habitants. Un arc de triomphe est élevé sur la grande route.

Des membres de la famille Sortant font-ils partie de cet attroupement ? Antoine-Jean-René Sortant fait partie des troupes envoyées en Espagne pour combattre, sa mère Magdeleine habite toujours le bourg. Lui a-t-il déjà confié son mal-être ? Peut-être a-t-elle du mal à profiter de l'animation. Son cousin, Jean-Baptiste Maurice, par contre, doit être dans l'assemblée : il est devenu huissier impérial après avoir exercé les fonctions de juge de Paix durant toute la période révolutionnaire.

L'empereur est accueilli en musique par un discours du maire de Saint Georges, Charles de Boissard, ancien militaire. Le cortège se rend ensuite au château où l'attendent Antoine Joseph Walsh et sa seconde femme, Louise de Vaudreuil qu'il a épousée durant son exil en Angleterre, pendant la Révolution. La comtesse est l'une des dames de palais de l'impératrice. C'est elle qui a invité à Serrant l'empereur avec qui elle partage une grande intimité. « *Il avait beaucoup de confiance en moi et tous les jours où j'étais à la cour, il causait avec moi. J'étais aussi sa lectrice, il trouvait que je lisais bien* », expliquera-t-elle à Jean-François Bodin, son ami historien, bien des années plus tard.

L'heure est à la fête : les cours du château sont remplies de beau monde, la façade a été illuminée. On danse et on boit. La châtelaine comme son invité fait cependant une triste mine. Les officiers de l'empereur ont prévenu quelques heures



Louise de Vaudreuil
attribué à
Guillaume Descamps
(1755-1842)

auparavant que Napoléon, retardé à Nantes par une urgence, arriverait tardivement et ne pourrait coucher au château. Il vient en effet d'être averti par son écuyer, Monsieur de Villoutreys, arrivé tout droit d'Espagne, du revers militaire subi par ses armées. Mais à Serrant, il donne le change pour le plaisir de la comtesse. Devant la façade du château, il s'exclame : « *Je vois enfin un château en France, cette architecture me rappelle l'Italie* » puis glisse à l'oreille de la comtesse, en italien, les raisons qui le poussent à écourter sa visite. Il quitte Saint Georges quelques minutes plus tard, en direction d'Angers où il sera accueilli aux sons des cloches et des cris de joie, par la garde d'honneur à cheval et le maire de la ville sous un arc de triomphe de 24 mètres de large portant l'inscription « *A Napoléon le Grand, pacificateur des départements de l'Ouest, restaurateur de nos cités, de nos hameaux, de nos autels, fondateur généreux de nos établissements agricoles, scientifiques et littéraires* ».

Le lendemain matin, le couple impérial décline l'invitation au bal organisé en leur honneur dans la salle de la mairie d'Angers, drapée pour l'occasion de blanc et de rose et décorée de guirlandes de verdure et de fleurs. Après une rapide présentation des notables de la ville en présence de Louise de Vaudreuil à qui il demande quelques confidences, l'empereur monte dans sa voiture et prend la route en direction du Saumurois. Sur le chemin, les habitants des campagnes lui font une démonstration de leur joie. Après une halte à Saumur en liesse, le convoi rejoint Tours ce 12 août 1808, un peu avant minuit. Le 15 août, à 8 heures du soir, l'empereur était aux Tuileries.

Sources :

L'Anjou historique, La comtesse de Serrant et l'historien Bodin, Mai 1902, Napoléon 1er à Angers et à Saumur, 1907.



Tout savoir sur
Louise de Vaudreuil



De l'armée napoléonienne aux ateliers de vitraux

Charles Thierry, jeune saint-georgois de 19 ans, est incorporé dans les troupes napoléoniennes en 1809. Envoyé à Gand en Belgique puis à Flessingue dans les Pays Bas, il est fait prisonnier par les Anglais. Les détenus sont utilisés comme main d'œuvre dans un atelier de dentelle. Thierry découvre l'artisanat et développe une fibre esthétique malgré des conditions de détentions dégradées.

A son retour au village en 1814, il devient ferblantier et vitrier. Ses talents artistiques lui permettent de jouir rapidement d'une solide renommée. Louise de Vaudreuil, comtesse du château de Serrant, lui commande un service de porcelaine peinte. Fort satisfaite du résultat, elle suggère à Thierry de s'initier à la peinture sur verre. Depuis le XVIIIème siècle, cette technique de fabrication des vitraux a pratiquement disparu. Or, la comtesse dispose de documents anciens au château traitant de ces méthodes. Charles Thierry entreprend donc un long apprentissage qui va faire de lui un véritable maître verrier. A cette même période, le conseil

municipal acte la reconstruction de l'église. L'ancienne église est détruite : le clocher s'est écroulé à la Révolution et son emplacement gêne la circulation. En 1825, c'est Mathurin Binet, l'architecte de la ville d'Angers en charge de la restauration de la cathédrale Saint Maurice et de la construction du Grand Théâtre, qui commande le chantier. Charles Thierry réalise les deux vitraux situés de part et d'autre du chœur en 1828 ainsi que l'occulus au fond détruit au début du XXème et reconstruit depuis.

En 1836, il crée un atelier à Saint-Georges où il réalise les verrières des églises de Béhuard, du Lion-d'Angers, de Bouchemaine. En 1846, l'atelier de Saint-Georges, trop petit, est transféré à Angers où Charles Thierry, rejoint par son fils, emploie une dizaine d'ouvriers. Cette manufacture va produire près de 200 vitraux. Charles Thierry s'occupera de la restauration des vitraux de la cathédrale d'Angers. Quand il meurt en 1860, son fils poursuit son œuvre. Les ateliers perdureront jusqu'au début du XXème siècle.

Sources :
Denis Mercier, Un certain Charles Thierry, Revue de HCLM n°39 de juin 2005

*Vitrail de l'église
de Saint Georges sur
Loire réalisé en 1828 par
Charles Thierry*



1797-1840

LE CHEF DE BANDE

Louis-Stanislas Sortant (1777-1840) Ⓞ Marie-Elisabeth Chemineau (1767-1813)
Ⓞ Rose Humeau (1778-1824)
Ⓞ Rose Brémond (1787-)

Louis-Stanislas Sortant quitte le village pour s'installer dans les Mauges après la Révolution. Il va contribuer activement aux derniers épisodes de la chouannerie, ravivée en 1830 par la prise de pouvoir de Louis-Philippe.

Louis-Stanislas naît dans le bourg de Saint Georges le 20 février 1777. C'est le sixième enfant de Philippe Sortant, maître sellier et de Magdeleine Delaître, fille d'une esclave affranchie et d'un colon de Saint Domingue. Les conditions de vie du foyer sont certainement dégradées depuis la faillite du frère de Philippe en 1774, qui tenait le relais postal aux chevaux. Philippe a-t-il réussi à conclure affaire avec le nouveau maître de poste, Mathurin Claude Avril ? C'est son neveu Jean-Baptiste-Maurice, qui sera le parrain de l'enfant. Celui-ci vient de commencer des études de théologie qu'il abandonnera bientôt pour le droit.

Aux premières heures de la Révolution, Louis-Stanislas n'a qu'une dizaine d'année. Contrairement à son cousin plus âgé, Jean-Baptiste-Maurice, juriste, qui va consigner les doléances des Saint Georgeois, Louis Stanislas qui porte un prénom à forte connotation royaliste (le frère de Louis XVI se prénomme de la même façon), est certainement peu conscient de la portée des événements.

Mais le jeune homme grandit dans le climat

d'insécurité qui règne alors à Saint Georges, renommée Beausite pour effacer les références religieuses. Le village subit en effet les pillages et exactions des groupes de chouans cachés dans les bois alentours. Dans le village, les clandestins trouvent cependant du soutien.

Qu'en est-il de Louis-Stanislas ? Si son cousin, Jean-Baptiste-Maurice devient juge de Paix, défendant la République, on perd toute trace de son père et de ses frères après 1792. Victimes ou clandestins, Philippe Sortant et ses fils disparaissent dans cette période mouvementée. Louis-Stanislas, à 16 ans, rejoint l'armée royaliste du Haut-Poitou de Gaspard de Marigny. Après la capture et l'exécution de ce dernier par l'armée révolutionnaire, le 10 juillet 1794, Louis-Stanislas se met sous les ordres du comte d'Autichamp.

La guerre terminée, en 1797, il s'installe comme maçon à la Tourlandry, village contre-révolutionnaire des Mauges, à proximité de Chemillé. En 1802, il épouse Marie-Elisabeth Chemineau, de dix ans son aînée. Parmi les témoins, se trouve son oncle Nicolas Delaître. Le fils d'esclave dominicaine est devenu conducteur de route à Angers. Trois enfants naissent avant le décès de sa femme en 1813.

24

Chouan assis tenant son chapelet
Julien Le Blant (1851-1936)



Louis-Stanislas n'a pas bonne réputation : il boit beaucoup, défend des positions royalistes dans une France dévouée à Napoléon. On se méfie de lui, avec son teint très foncé qu'il doit à sa mère, fille d'une esclave affranchie de Saint Domingue. Pour faire vivre sa famille, il exerce différents métiers : maçon, vitrier, bourrelier... En 1815, Louis-Stanislas rejoint les troupes vendéennes qui combattent pour le roi, Louis XVIII et la Restauration autour de Vihiers. Il y rencontre Alexandre Delaunay, un garde-chasse du Pin-en-Mauges

convaincu par les idées royalistes et redoutable soldat. Il touchera une petite pension pour cet engagement à compter de 1819.

En 1821, âgé de 43 ans, il épouse une cantinière du village voisin mais le malheur le frappe de nouveau et Rose Humeau meurt trois ans plus tard. Sortant se remarie rapidement en juin 1824 avec Rose Brémond : le couple, déjà âgé, va avoir trois enfants. Toute la famille survit pauvrement dans la maison de La Fardellerie, un hameau à proximité du bourg.

Vendéens et chouans à Saint Georges

Les années qui suivent la Révolution sont particulièrement dures à Saint Georges. Après l'espoir suscité par les cahiers de doléances, la vente des biens du clergé et notamment des fermes à des notables est vécue comme une injustice. La levée de 300 000 hommes début 1793 déclenche une révolte. A Saint Georges, la garde nationale commandée par Gauvilliers, tente de contenir la contestation en avril 1793 mais battue dans les Mauges, elle est remplacée par l'armée révolutionnaire qui occupera la nef de l'ancienne église jusqu'en 1799.

Dans les Mauges, le mouvement s'amplifie et une armée se constitue. Le 18 octobre 1793, les insurgés cherchent à rejoindre Granville dans la Manche. Une colonne passe par Saint Georges avant de repartir le lendemain vers Candé. Sur le retour, cette armée se fait décimer à Savenay. La révolte se transforme en guérilla. Des groupes de vendéens qui ne peuvent rejoindre leur village au sud, car la Loire est très surveillée, enrichis de « chouans », des bretons qui rejoignent l'insurrection, stationnent dans les bois de Bécon et de Saint Augustin.

De 1794 à 1800, ces chouans vont être une menace permanente pour Saint Georges. L'hiver 1795/96 va être particulièrement difficile : au village, on manque de tout. Les chouans sous la conduite de leur chef, Chopin dit joli cœur, sont aux portes du bourg. On demande du renfort, des troupes, un ingénieur pour construire de fortifications dont des vestiges seront observés jusqu'au XXI^{ème} siècle. Les exactions vont durer jusque fin 1796, comme le note le notaire Oger, le 28 brumaire an IV : *«les chouans sans être en force, viennent à la porte du bourg faire contribuer, payer les fermes et dîmes.»*

En mars 1799, des chouans se regroupent à Saint Clément ; ils sont 40 à la Possonnière. Dans le bourg de Saint Georges, l'administration réquisitionne les armes et construit des retranchements. Le 5 septembre, 60 chouans entourent le bourg. Le trafic de la malle postale et de la diligence est arrêté. On rejoint Angers par voie fluviale. Le 11 octobre, Saint Georges est attaqué. Les soldats républicains réussissent à mettre en fuite les assaillants. Le 19 octobre, les chouans se regroupent à Bécon et sur ordre de Cadoudal, prennent la direction de la Bretagne.



▲
*L'embuscade (1883)
Charles-Alexandre Coëssin
de la Fosse (1829–1910)*



▲
*Une attaque
de chouans*

26

En 1830, Charles X, roi de France, est renversé lors l'insurrection des Trois Glorieuses. Louis Philippe accède à la couronne. Louis-Stanislas croise de nouveau la route de Delaunay qui sillonne les Mauges pour constituer une bande dans l'esprit des anciens insurgés vendéens. Son idée est de renverser le nouveau souverain et de rétablir Charles X. C'est ce groupe, principalement constitué de marginaux des villages, peu fréquentables et miséreux, que rejoint Louis-Stanislas, le 7 mars 1831, dans la forêt de Vézin alors qu'il vient d'apprendre que ses opinions politiques attirent l'attention des autorités.

Les talents stratégiques de Delaunay permettent de faire rapidement de nouvelles recrues. Le groupe se structure et s'arme. Vétérans des guerres de Vendée comme jeunes fuyant l'incorporation obligatoire de huit ans dans l'armée, tous cherchent à revivre les grandes batailles restées dans la mémoire sous un même uniforme : une blouse verte avec deux fleurs de lys sur les pointes. Delaunay en véritable chef de guerre, organise ses troupes et établit des plans d'action. Les rebelles s'octroient des surnoms : Louis-Stanislas Sortant se fait appeler Cœur de Lion. L'objectif est de faire pression sur les régiments militaires qui occupent la région et de rallier de nouvelles forces. Les actions débutent dès le 10 mars.

Le 19 mars, au matin, Louis-Stanislas, à la tête d'une quinzaine d'hommes, pénètre dans le bourg des Gardes. Il entre dans la boutique du sabotier, se saisit de sa hache et vient abattre l'arbre de la Liberté planté symboliquement sur la place du village. Il menace

ensuite l'aubergiste, aux convictions libérales, lui confisque son fusil avant de se rendre chez son neveu pour le menacer également. Sur le chemin, il arrache un drapeau tricolore suspendu au clocher de l'église et le fait brûler. Avec sa troupe, il défile dans les rues du village, lançant menaces et insultes, s'en prenant au gouvernement de Louis-Philippe. Les jours qui suivent, il poursuit cette campagne d'intimidation. Le 21 mars, il menace le maire de Montjean. Le 23 mars, il brûle le drapeau tricolore de Saint Quentin en Mauges avant de « rendre visite » au maire qui a affirmé, quelques jours auparavant, ne pas craindre les insurgés. Sortant et ses hommes vont ainsi couvrir un territoire important, marchant plus de vingt kilomètres par jour, portés par une euphorie... et une certaine ivresse car les hommes boivent beaucoup de vin, offert par leurs soutiens ou bien soutiré dans les auberges !

Les bandes comme celles de Sortant ne sont pas inquiétées, dans ces premiers jours, par les forces de l'ordre : mobiles et peu prises au sérieux, elles vont éviter soigneusement Cholet et sa région où stationnent les militaires. Leur rang grossit donc au fil des semaines et des liens se font avec d'autres forces clandestines des Deux-Sèvres. Les bandes ont pour mot d'ordre de limiter la violence, de ne pas faire de victimes pour conserver la confiance et une bonne réputation auprès de la population. Mais fin avril, trois gendarmes sont victimes d'une embuscade. Cet événement attire l'attention de la garde sur les rebelles qui, gagnant en confiance, se rapprochent de Cholet. Delaunay échappe ainsi de justesse à une arrestation.

Louis-Stanislas, lui, poursuit ses raids. Il maintient une pression sur les maires, cherchant à les faire démissionner. Il menace et détrousse les percepteurs. Il récupère dans les villages les armes. Delaunay est malade. Sortant, très actif, devient naturellement le leader. Le voilà à la Salle-Aubry, rackettant le maire qui a témoigné contre lui. L'argent est partagé entre ses hommes. Il est à Saint Lézin, à La Jumelière, à Saint Lambert du Lattay, aux Gardes, confisquant les fusils et distribuant les butins. Les maires patriotes tremblent et réclament des militaires pour garantir leur sécurité mais les renforts peinent à arriver. Les actions des bandes jouent souvent avec les frontières de la légalité et sont cantonnées aux villages de moindre importance, rendant leurs demandes peu prioritaires. Sortant, après trois mois de succès, prend confiance et ne se cache plus : il annonce son arrivée dans les villages au son du tambour si bien qu'il échappe de peu à une arrestation des gendarmes, le 11 juin 1831. Les militaires suivent sa trace, le traquent, tentent de l'encercler près de Saint Laurent du Mottay mais les rebelles parviennent à fuir au petit matin. La mésaventure n'effraie pas la bande : Montfaucon-sur-Moine, Villedieu-la-Bouère, la Renaudière, les chouans poursuivent leur campagne, intimidant les maires et récupérant de nouvelles armes. Mais Sortant est un homme traqué : il échappe de nouveau de justesse à l'arrestation au château de la Brulairie à Gesté puis à Champtoceaux. Malgré les risques, il se rend avec sa bande à Ingrandes où il passe la Loire pour soutenir le mouvement de rébellion né dans le segréen.

En juillet, la présence militaire est renforcée dans tous les bourgs. Sortant est contraint de se replier dans la forêt de Vézin, là où tout a commencé quelques mois plus tôt,

et de se faire discret. Après plusieurs semaines d'affrontement, la situation semblant leur échapper, les hommes sont bien moins disciplinés et plus enclins à la violence, brutalisant les fermiers chez qui ils se restaurent et tuant gendarmes et militaires sans hésitation. Certains, fatigués de cette existence, ont regagné leur domicile. En août 1831, la bande de Sortant ne compte plus qu'une cinquantaine de têtes, principalement des jeunes désœuvrés, fuyant l'incorporation davantage que défendant des idéaux politiques. Sortant fait encore parler de lui, subtilisant les pistolets et le manteau d'un gendarme dans une auberge de la Salle-de-Vihiers, mais son heure de gloire est désormais derrière lui. Il faut maintenant trouver un moyen de mettre un terme à la rébellion.

*La petite Patriote
amenée dans un bivouac
des Vendéens pour être
interrogée
Le petit Journal 1894*





▲
*Les Révoltés de Fouesnant
 ramenés à Quimper par la
 garde nationale (1898)
 Jules Girardet (1856-1938)*

Début septembre, six mois après les premiers coups d'éclat, le capitaine de gendarmerie de Cholet propose à Sortant de se rendre et s'engage à ne pas le poursuivre s'il renonce à ses activités politiques et si la bande dépose les armes. Sortant accepte et retrouve son village de la Tourlandry. Mais l'homme passe son temps à boire dans les auberges : les journaux locaux dressent de lui un portrait peu flatteur, mettant en doute ses intentions. On se méfie de lui et il reste sous surveillance. Le 9 octobre, Chalopin, un homme de la Tourlandry et son fils sont assassinés. Rapidement, on suspecte un meurtre politique et Louis-Stanislas est inculpé. Il est emprisonné à la prison d'Angers. A l'automne 1832, le vieil homme de 55 ans, usé par une vie rude, est conduit à pied d'Angers à Blois pour être jugé. A l'ouverture du procès, Sortant est décrit comme un dangereux individu, prêt à toutes les violences pour faire valoir ses idées. On le présente comme un criminel à la tête d'une organisation de bandits. Louis-Stanislas est accusé d'être à la tête d'un complot contre la révolution, d'attentats, d'association de malfaiteurs et de trafic d'armes. Il reste calme, répond aux questions du président sans rien cacher de son rôle et rappelant les closes de sa reddition.

Il nie par contre toute implication dans le meurtre des deux Chalopin. Et de fait, il a un alibi : il a passé sa journée, du petit matin jusqu'à 9h du soir, à boire dans toutes les bonnes auberges de Chemillé. Ses avocats vont s'acharner à démontrer que l'engagement de Louis-Stanislas répond davantage à une peur de la dénonciation que d'un véritable projet politique. Ils vont déconstruire l'image d'un homme violent et meurtrier, montrant par de nombreux exemples, une certaine forme de pondération dans ses faits et gestes, de courage et de loyalisme. Les avocats appellent alors à la clémence pour Sortant comme un geste de réconciliation avec toute la Vendée ! Louis-Stanislas Sortant est reconnu coupable de complot, d'attentats et de vols. Il est condamné à 10 ans de prison par un jury plutôt clément. En 1837, il bénéficiera d'une amnistie du roi, Louis-Philippe et retournera vivre à la Tourlandry. Malade, il est hospitalisé à Angers à la fin de l'été 1840. Il meurt le 12 octobre à l'âge de 63 ans.

Sources :
 Le dernier des chouans, Bernard Coquet, édition Ophrys-SPM, 2007
 Histoire d'une bande de Chouans dans Les Mauges en 1831 et le Procès de Blois, Bernard Coquet, dans la revue de la société des sciences, lettres et arts de Cholet n°81 de 1992

Soldat à la Réunion

Jean Edouard Sortant (1808-1841), le benjamin né du premier mariage de Louis-Stanislas, va s'engager dans la marine de Louis-Philippe lors de la monarchie de juillet. Il est envoyé dans l'océan indien, sur l'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion. L'île a une histoire tourmentée. Découverte par les portugais au XVIème siècle, inhabitée, elle est convoitée dès le début du XVIIème par les hollandais et les anglais qui y voient une halte sur le chemin des épices. Il faudra attendre 1663 pour que les premiers colons français, partis de Madagascar, s'y installent. En 1664, Louis XIV crée la compagnie des Indes orientales pour administrer l'île. A partir de 1715, est introduite la culture du café qui va rapidement s'étendre sur toutes les terres.

Ce commerce florissant s'appuie sur des esclaves malgaches, indiens mais également originaires d'Afrique de l'ouest. Le peuplement de l'île s'accroît : de 314 habitants en 1686, à près de 50 000 en 1789 dont plus de 42 000 esclaves. C'est lors de la Révolution que l'île est renommée La Réunion. Alors que l'esclavage est aboli le 4 février 1794 en métropole, les colons de l'île refusent d'affranchir les esclaves des plantations. Les commissaires représentant la République sont expulsés et l'île va connaître une période d'autonomie. En 1807, l'île est ravagée par des cyclones : la culture de café est abandonnée au profit de celle de la canne à sucre. Les Britanniques vont attaquer l'île, sans défense, à partir de 1808 et en prendre le contrôle en 1810 : la Réunion redevient l'île Bourbon. De nombreuses révoltes d'esclaves seront réprimées sévèrement, dans le sang. Avec la Restauration, l'île est rétrocédée à la France en 1814. Alors que le congrès de Vienne de 1815 interdit la traite des Noirs, les esclaves continuent d'arriver clandestinement sur l'île Bourbon. L'île traverse des crises économiques et sanitaires. La colère grandit tant du côté des esclaves que des colons.

En 1841, la garnison ne compte que deux compagnies d'artillerie, une demi-compagnie d'ouvriers et un demi-bataillon du deuxième régiment de marine. Louis-Philippe décide d'augmenter la présence des troupes sentant un climat détérioré entre les propriétaires refusant l'abolition, ceux souhaitant davantage d'autonomie et les esclaves prétendant à la liberté. Jean-Edouard Sortant fait partie de ces soldats envoyés depuis la métropole pour garantir l'ordre dans les différentes localités de l'île. Lui, dont la grand-mère née à Saint-Domingue était fille d'une esclave affranchie, va donc devoir réprimer les émeutes d'esclaves des plantations. Fut-il victime de ces violences ? Il meurt en 1841 à l'âge de 33 ans.

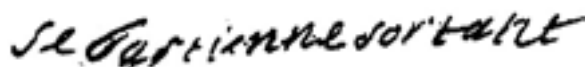
L'esclavage sera définitivement aboli sur l'île avec la chute de Louis Philippe et la proclamation de la seconde République en 1848. L'Etat indemniserá les propriétaires pour le préjudice causé par l'affranchissement de leurs esclaves. La Réunion retrouve alors son nom actuel : colonie française, l'île deviendra un département d'outre-mer en 1946.

*La Révolte des nègres (1848)
Estampe parue dans Deux prix de vertu
d'Edouard de Lalaing(1898)*



QUELQUES SIGNATURES POUR SEULES TRACES...

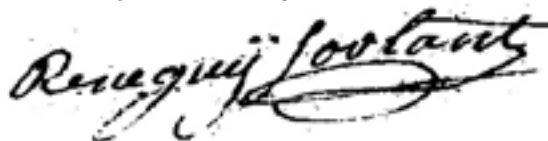
Sur le registre paroissial de Sauvennières de 1682, le vicaire qui célèbre l'union de René Sortant et de Perrine Vétélé indique que le couple déclare « *ne pas savoir signer* ». Trente et un ans plus tard, sur le registre de Saint Georges sur Loire, c'est la même mention qui figure dans les dernières lignes de l'acte de mariage de René Sortant (fils) et Sébastienne Banchereau. Mais aux mariages de leurs enfants, force est de constater que tous savent écrire.



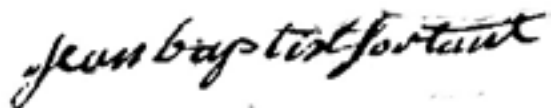
Sébastienne Sortant signe au mariage de son frère René-Guy comme au baptême de son neveu, Jean-Baptiste-Maurice. Sa graphie est maladroite, un peu grossière mais c'est elle qui signe le plus d'actes. Aînée de la fratrie, elle s'applique à être présente à tous les événements de la famille tout au long de sa vie : trois ans avant son décès à l'âge de 76 ans, elle signe ainsi l'acte de baptême de sa nièce, Magdeleine-Françoise qui, la malheureuse, ne vivra pas une année complète. Ses frères sont également régulièrement témoins : René-Guy appose sa griffe au mariage de son frère Jean-Baptiste et de son neveu Jean-Baptiste-Maurice. Philippe Sortant signe tous les actes de naissance de ses enfants. On trouve également la signature de leur sœur, Anne.



Où les enfants Sortant ont-ils bien pu apprendre à écrire ? Les fonctions de maître de poste de René Sortant, rôle important dans le village, et l'emménagement du foyer aux abords



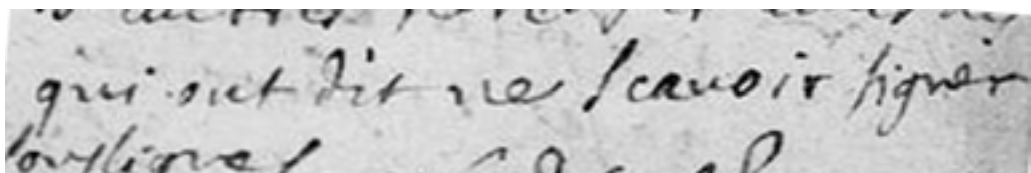
du bourg ont dû permettre aux enfants de bénéficier d'un enseignement. Les chanoines devaient dispenser les éléments fondamentaux pour lire, écrire et compter sans doute prioritairement aux garçons. Mais chez les Sortant, les filles aussi savent écrire.



Au début du XVII^{ème}, Marguerite de Bautru de Vaubrun, chatelaine de Serrant, réalise le souhait de son père Guillaume III Bautru et de sa belle-mère Louise Chalopin d'ouvrir, dans le bourg, une maison de charité.



Cet établissement était situé non-loin du carrefour central sur la route nationale. Il abrita la bibliothèque paroissiale puis fut détruit dans les années 1980. Deux femmes dont une certaine Magdeleine Chalopin, très probablement une sœur illégitime de Louise Chalopin, y dispensent des soins pour les plus pauvres et y tiennent « la petite école ». Sébastienne Sortant et ses sœurs ont-elles fréquenté ce lieu ?



A l'image de leurs parents, Jean-Baptiste-Maurice tout comme son cousin, Louis Stanislas, sait écrire en témoigne les huit feuillets des cahiers de doléance du village rédigés de sa main en 1789. Tous deux possèdent une

deux jeunes gens, enfants d'une esclave affranchie à Saint Domingue, possèdent des signatures élégantes qui démontrent une grande maîtrise de l'écrit et une éducation qui peut étonner. Etienne Fortier, l'armateur à qui ils furent confiés, n'y est certainement pas étranger.

signature fine et régulière confirmant leur maîtrise de l'écriture. En l'an VI de la Révolution, c'est-à-dire en 1798, le citoyen Gourdon rédige un rapport sur la situation du canton pour le commissariat central d'Angers. Il fait état de trois écoles dans le village. L'école publique pour les garçons est conduite par le citoyen Louis Poisson.

Ces signatures sont les dernières traces directes des Sortant. Sans grande renommée, ni célébrité, nous n'avons d'eux aucun portrait. Mais le destin de cette famille fut, durant cent cinquante ans, profondément lié à celui de la commune et à celui de la France. L'Histoire ne s'écrit pas seulement dans les grandes dates et les personnages puissants : elle se construit dans les existences d'hommes et de femmes qui foulèrent, voilà quelques siècles, les mêmes chemins que nous.

Sources :

Magdeleine Chalopin, maîtresse d'école et dame de charité, Bernard Vernières, dans la revue de HCLM n°51 de décembre 2011

De la maison de charité à l'aide sociale, Denis Mercier, dans la revue de HCLM n°54 d'août 2013

Un maître d'école peu ordinaire, Françoise Capelle, dans le magazine municipal n°148 de décembre 2017

La base généalogique d'Alain Cadic, «Poilus», sur le site geneanet.

Registres en ligne sur le site des Archives départementales de Maine et Loire.

Ancien vicaire, il ne donne pas entière satisfaction et sera remercié par le conseil municipal quelques mois plus tard. Deux femmes dispensent des leçons pour les filles. L'école reste inaccessible aux plus modestes car si elle devient publique, elle n'est pas gratuite !

Sur les registres nous découvrons également la signature de Magdeleine et de son frère Nicolas Delaitre. Les



SAINT GEORGES PATRIMOINE

SUR LOIRE

saint-georges-sur-loire-patrimoine.fr

Saint Georges sur Loire Patrimoine vous propose de revivre l'histoire de la commune depuis les premières traces d'occupation à la préhistoire jusqu'à nos jours.

Parcourez le village à la découverte de ses sites remarquables, témoin du riche patrimoine de Saint Georges sur Loire.

Personnages illustres ou simples habitants, découvrez la vie de celles et ceux qui ont fait notre village.

Et bien d'autres choses encore !

Plus de 150 articles sur l'histoire de Saint Georges sur Loire, de nouvelles pages chaque semaines, à Saint Georges sur Loire, le patrimoine se vit au quotidien !

**Dans ce magazine, retrouvez les liens
vers le site Saint Georges sur Loire Patrimoine
pour aller encore plus loin !**



Quand vous voyez l'icone
flashez le QR code pour trouver encore plus de contenu en ligne !

Des photos, des documents, des témoignages sur l'histoire de la commune à partager,
contactez-nous : communication@saint-georges-sur-loire.fr